



Réception de Jean Claude Bologne

DISCOURS DE JEAN CLAUDE BOLOGNE
À LA SEANCE PUBLIQUE DU 25 MAI 2013

Chères consœurs, chers confrères,
Mesdames, Messieurs

Pour quelqu'un qui s'est toujours assis entre deux chaises, c'est un privilège enviable de se voir attribuer un fauteuil. Je ne saurais trop en remercier les membres de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, et en particulier Jacques De Decker, qui vient de confirmer combien le respect et l'amitié que je lui porte depuis trente ans étaient mérités. Un fauteuil, donc, le vingt-deuxième — j'ai vérifié, il est plutôt rassurant en termes de longévité — un fauteuil, et ses responsabilités, à commencer par celle qui m'incombe aujourd'hui de rendre hommage à mon prédécesseur. Je déteste autant le mot « hommage » que le mot « académique », du moins dans leur sens compassé. Permettez au philologue de voir dans le premier l'engagement féodal d'homme à homme, et dans le second, la référence à l'académie de Platon, où l'on cherchait la réalité essentielle derrière le reflet des choses. Si un hommage académique a pour moi un sens, c'est par le lien qu'il établit, à travers un homme, entre une identité individuelle et le corps spirituel dont on se découvre membre.

On se sent bien présomptueux d'évoquer la mémoire d'un homme que l'on a croisé deux fois devant celles et ceux qui ont partagé sa vie. On se sent enfermé dans un dilemme inconfortable, entre des vérités connues de tous et des erreurs qui seront aussitôt relevées. L'un d'entre vous, d'ailleurs, m'a charitablement averti : « On vous attend au tournant. » M'y voici donc. Avec pour seul encouragement un clin d'œil de Jean Tordeur :

Jeune curieux !
Tendre analyste !
Ô chemin creux.
Ô seule piste¹.

Une voie unique, au risque d'un discours creux ? Est-ce à cela que vous me condamnez ? À l'hommage académique dans son sens le plus triste ? Eh bien non. Je n'aime pas plus les sens uniques que les autoroutes trop fréquentées. J'ai envie d'offrir autre chose à Jean Tordeur. Quelque chose qu'aucun d'entre vous ne pourrait lui donner. Mes études de philologie romane m'ont appris, école liégeoise oblige, que l'auteur devait s'effacer devant son œuvre. À la fin du XII^e siècle, un moine catalan a ainsi inscrit sur les pages vierges d'un formulaire les plus beaux poèmes érotiques de son temps. Il est entré en littérature sous le nom de « l'anonyme amoureux de Ripoll ». Quel écrivain ne rêverait-il pas de disparaître ainsi tout entier derrière son œuvre ? C'est cela que je peux offrir à Jean Tordeur aujourd'hui : le regard de celui qui ne le connaît que par ses écrits. Vous voudrez bien m'excuser s'il n'est pas toujours fidèle. Je préférerai toujours le Balzac imaginé par Rodin au buste de David d'Angers, réalisé de son vivant. À l'histoire des faits, j'ai toujours préféré celle du regard, qui se préoccupe moins de l'authenticité que de la signification.

D'autant que le regard que je porte sur Jean Tordeur est celui d'un proche. Il n'a qu'un jour de décalage. Jean Tordeur est né un 5 septembre, en 1920 ; je suis né un 4 septembre, trente-six ans plus tard, il est vrai. Mais tous les deux conçus « d'une passion brûlante en décembre », nous avons vu le jour en cette fin d'été où la lumière a déjà entamé son déclin.

Un nouveau passage est ouvert,
un homme de plus est au monde :
il part d'automne vers l'hiver².

¹ *La corde*, 1949, « Poèmes de jour », dans *Conservateur des charges et autres poèmes*, Paris, La Différence, 2000, p. 21.

² « Chant pour une naissance », dans *La corde*, 1949, « Poèmes de nuit », dans *Conservateur des charges et autres poèmes*, *op. cit.*, p. 42-43.

Est-ce important d'avoir vu le jour au moment où il raccourcit ? Sans doute, puisque le poète le souligne. N'y voyons pas un symbolisme trop lourd : nous sommes des milliards à en avoir fait l'expérience. Laissez-moi y voir, tout simplement, un premier signe de connivence.

Né à Schaerbeek, il était par son père de souche brabançonne, française et galloise par sa mère ; je suis pour ma part liégeois, de tradition immémoriale et bilatérale — autant dire aux antipodes. Mais l'un et l'autre, on nous a prénommés Jean. C'est un prénom lourd à porter, dont Alexis Curvers, dans *Le monastère des deux saints Jean*, a révélé le double et paradoxal héritage, dans lequel il a vu les deux aspirations de l'homme à l'esprit et à la matière, à la contemplation et à l'action. Jean Tordeur a également ressenti cette tension entre les deux Jean, l'un montrant une vie au goût souvent amer, l'autre ouvrant des espoirs de grâce. Lui-même a défini sa poésie comme « le témoignage d'une mémoire cherchant à établir un lien entre l'action et la contemplation³ ». Discrètement, les deux Jean concluent un de ses poèmes les plus emblématiques, *Orgues du lundi matin* :

Nous sommes prévenus : il y a cette voix
criant dans le désert de la nuit à l'aurore
et rien d'autre pour toi et rien d'autre pour moi
que ce rare soleil trouant un mur de suie
au bout d'un labyrinthe exploré à loisir.
Mais peut-être, qui sait, au moment de mourir,
du côté de Pathmos comme un espoir de pluie.

Ils ne sont pas nommés. Mais le Baptiste, qui crie dans le désert ; l'Évangéliste, l'aigle de Patmos, sont immédiatement reconnaissables, et opposés par la conjonction « mais ». L'un du côté de la vie, l'autre du côté de la mort. Pourtant, et c'est symptomatique, l'espoir est pour Jean Tordeur du côté de la mort. Deux Jean opposés comme les deux solstices, comme l'été et l'hiver. On y est sensible, quand on tend plutôt, par sa naissance, vers l'équinoxe. Et ces deux Jean, qui ne sont pas nommés dans les *Orgues du lundi matin*, sonnent à mes oreilles comme un

³ Quatrième de couverture de *Conservateur des charges*, 1964, relevé par Charles Bertin dans la *Revue générale belge*, février 1965, p. 59.

écho final d'un troisième Jean, bien nommé celui-là, à l'autre bout du poème, dès le premier vers, un Jean de chair et de désir torturé par des élans spirituels :

Ce jour où Don Juan feuillette Ézéchiél⁴.

Que vient-il faire dans l'œuvre de Jean Tordeur, ce libertin de mœurs et d'esprit ? Que lui prend-il de feuilleter (et non de lire) le prophète du Jugement, lui qui nous renvoie plutôt à la jouissance décomplexée ? Et s'il venait, justement, désigner ceux qui ne sont pas nommés, la voix qui crie dans le désert, l'aigle de Patmos ? Et s'il était le signe de la réconciliation impossible cherchée par le poète ? Affligé d'un double prénom qu'une aberration administrative a privé de trait d'union, j'ai pour ma part ressenti comme un devoir de rétablir le lien rompu entre l'envol de Jean, l'aigle de Patmos, et l'infirmité de Claude, le boiteux. Et ce jour-là, don Juan a feuilleté Ézéchiél...

C'est ce jour-là, et seulement ce jour-là — mais quand a-t-il eu lieu, sinon en ce « jour de l'éternité en un instant essentiel » dont parle maître Eckhart ? — c'est ce jour-là, autour de don Juan et d'Ézéchiél, que Jean Tordeur a réconcilié ses deux Jean. C'est ce jour-là qu'il s'est inscrit dans la lignée des *Doppelgänger*, des « doubles démons », pour reprendre son image (« L'araignée », *Poèmes de jour*), des passants d'incertitude, qui font les vrais malheurs et les vrais poètes. Ce jour, il l'a vécu, il y a puisé la question dont on ne trouve la réponse que lorsqu'elle est devenue inutile : « Est-on pervers d'avoir deux âmes⁵ ? » Et pour ce jour, peut-être celui qui reçut en 1946 le prix des Poètes catholiques ne sera-t-il pas surpris de voir s'asseoir dans son fauteuil académique *un étranger vêtu de noir qui lui ressemblait comme un frère* — mais proclamant haut et fort son *Mysticisme athée*. C'est entre nos deux saints Jean que nous pouvons nous tendre la main. Dans le double regard que nous portons, sur nous et sur le monde. Depuis *La Faute des femmes* revient périodiquement dans mes romans celui que j'ai appelé l'Œil, qui me poursuit depuis mon enfance. Je l'ai souvent croisé au cours de mes lectures. Il m'a cligné aussi chez Jean Tordeur.

⁴ « Orgues du lundi matin », dans *Le vif* (1955) ; dans *Conservateur des charges et autres poèmes*, *op. cit.*, p. 101 et 91.

⁵ *La corde*, 1949, « Poèmes de jour », dans *Conservateur des charges et autres poèmes*, *op. cit.*, p. 11.

Désormais je suis deux :
un qui s'use, un second qui mesure l'usure.
Ô chiffres, devenez la rançon de ces yeux
et sur l'instant qui fuit marquez la mort qui dure⁶.

Ce regard qui me poursuit comme un implacable procureur, ce regard qui a poursuivi Jean Tordeur, il est à nouveau là, quelque part dans la salle, et sans doute certains d'entre vous le sentent-ils dans leur nuque. C'est dans ce regard que nous nous sommes rencontrés. De Jean Tordeur, je n'ai encore dit que son prénom, et pourtant, j'ai l'impression d'avoir dit l'essentiel : ces deux pôles qui font le poète et entre lesquels passe, comme une sorte de courant alternatif, ces deux flux de la vie : rien, tout. « Soulever le voile du Temple, c'est découvrir qu'il n'y a rien derrière, mais que ce *rien* est le seul *tout* », écrivais-je au moment de me lancer dans la biographie de maître Eckhart. Je ne savais pas alors que Jean Tordeur avait écrit un des plus beaux poèmes du XX^e siècle sous le titre « Du rien tout ». Aucun mystère à cela : nous avons tous les deux été nourris, quoique différemment, à la mystique rhéno-flamande. « Et telle Ame, qui est devenue rien, a adonc tout et si n'a nyent, elle vieult tout et ne vieult nient, elle sçait tout et ne sçait nient », écrit Marguerite Porete, la béguine hennuyère brûlée en 1310. Vieux thème de la mystique dionysienne, qui renvoie à la définition même de la divinité (« Dieu est néant, dit Denys. Par là on peut comprendre la même chose que ce qu'Augustin exprime ainsi : "Dieu est tout" »), mais qui très vite a traversé l'homme.

Rien. Tout. Entre les deux, tout le reste n'est que nombre, que tous ces fils qui se tordent jour après jour pour former la longue corde de la vie.

Les quatre fils sont de laine,
de soie, de chanvre et de fer.
Pour un homme que de peines
avant de le rendre aux vers.

⁶ « Orgues du lundi matin », dans *Le vif* (1955) ; dans *Conservateur des charges et autres poèmes*, *Op. cit.*, p. 100.

Que de peines... Mais ces quatre fils, il nous faut à présent les dérouler, démêler cette « corde plénipotentielle » avec laquelle nous dansons sans voir qu'elle est nouée à notre cou⁷. Ces quatre fils, de laine, de soie, de chanvre et de fer, nous allons les suivre un à un dans le labyrinthe de Jean Tordeur, en passant, de fil en fil, du rien au tout.

Le fil de laine, d'abord, parce qu'il faut bien se mettre au chaud. « Je perds ma vie à la gagner », grognait un personnage de Catulle Mendès⁸. Jean Tordeur semble avoir eu, dans ses premières années, un rapport purement alimentaire avec le travail. Il a quinze ans à la mort de son père. Obligé de gagner sa vie, dès la fin de sa rhétorique, il est d'abord employé à l'Institut national du Crédit agricole, créé en 1937 pour pallier un manque de financement dans l'agriculture, puis, durant la guerre, à l'Office du Ravitaillement, il dédie avec humour sa paie à une sainte Touche, parèdre méconnue de Sainte-Nitouche.

Touche. Touche. Sainte-Touche.

Perçois ta monnaie-papier.

Ô sueur, Sainte-Nitouche.

Ô travail, Saint-Épervier.

(« Le salaire », *Poèmes de nuit*).

L'homme « s'enterre vivant » toute la semaine, dans « l'obscur travail de l'encre et du ciment ». L'homme

qui, le regard fixé sur l'horloge de fer,
se hâte vers les lieux des besognes stériles »
« Devrai-je demeurer assis
assis d'oblique sur ma chaise
à penser que le temps me pèse
et que je suis encor d'ici⁹ ?

⁷ *La corde*, 1949, « La corde », dans *Conservateur des charges et autres poèmes*, *op. cit.*, p. 12-13.

⁸ Odon Orcroy de Larvemont, identifié à Villiers de l'isle-Adam, dans *Maison de la vieille*, 1884, Seyssel, Champ Vallon, 2000, p. 271.

⁹ « Orgues du lundi matin », dans *Le vif* (1955), dans *Conservateur des charges et autres poèmes*, *op. cit.*, p. 92 et 93.

Ceci n'est que le « rien » du fil de laine. Mais du rien naît le tout.

Rien, car il manque le désir, qui est la trame de la vie. Et ses rêves alors, sont ceux d'un petit Tintin. Charles Bertin évoque les métiers que Jean Tordeur songe à adopter pour échapper à ce que Rimbaud appelait les Assis : gardien de château, éleveur au Canada, métayer en Provence, colon au Congo¹⁰... Faute de Moulinsart, il reprend à Tintin son métier officiel : le journalisme.

Ce n'est qu'à la Libération, grâce à l'appui d'Adrien Jans, qu'il entame une carrière de journaliste. Il écrit successivement pour *Le Quotidien*, *L'Occident*, *La Libre Belgique*, *La Cité* et enfin le *Soir*, en 1956. Quinze ans plus tard, en 1971, il y crée le service culturel en y ouvrant une page littéraire, et en s'entourant de collaborateurs dont les noms sont le meilleur gage de qualité : Jacques de Decker, André Gascht, Pierre Mertens, Georges Sion... Il restera attaché au grand quotidien pendant plus d'un quart de siècle. Le fil de laine continue à vêtir son homme, mais il est passé du métier subi à la charge que l'on s'honore de conserver. Et les charges, il les multipliera dans le milieu culturel bruxellois. Il collabore à la revue *Présence de Bruxelles*, qu'il dirige de 1959 à 1972. En 1963, il crée et dirige un guide d'information hebdomadaire de la capitale, l'*Agenda de Bruxelles*. En 1966, il suscite par un article publié dans *Le Soir* la constitution d'une association pour la sauvegarde de Bruxelles, Quartier des arts. Nommé à la Commission royale des monuments et des sites, il s'implique dans l'Union des capitales de la Communauté européenne, pour laquelle il rédige en 1970, en tant que rapporteur général de la douzième session plénière, une étude sur *Les Capitales des Six dans leur avenir simultané de centre historique et de centre culturel*. Sans oublier l'Académie royale de langue et de littérature françaises, où il succède à Roger Bodart, le 9 mars 1974. Une charge, à nouveau, puisqu'il en sera le secrétaire perpétuel de 1989 à 1995.

Charge : le mot n'est pas anodin pour Jean Tordeur. Non dans le sens du fardeau insupportable, mais dans son sens noble, le poids d'une tradition que nous devons porter un peu plus loin, ce qui nous alourdit, mais qui nous leste, ce que,

¹⁰ Charles Bertin, dans le discours de réception de Jean Tordeur, 15 juin 1974, dans *La table d'écriture*, Bruxelles, Le Cri et Académie royale de langue et de littérature françaises, 2009, p. 23.

selon l'étymologie, on doit porter sur un char. Un char de triomphe, pour Jean Tordeur. Passer des « besognes stériles » aux charges qui nous ennoblissent constitue un tournant capital. Un tournant qui va se traduire, dans son œuvre poétique encore à ses premiers pas, par un changement significatif. Jean Tordeur en effet récrivait ses poèmes. Son oratorio de Lazare a ainsi connu deux fins. Dans l'une, en 1944, Lazare conclut : « il faut espérer » (1944). Onze ans plus tard, son conseil devient : « hâtez-vous d'exister » (1955). AV

La vie désormais doit se conjuguer au présent. Déroulons-en un instant encore le fil de laine. Si tous les mystiques ont connu la tentation du néant, tous ont aussi ressenti avec force l'urgence de l'instant, la joie profonde du moindre moment de vie. Résister à la tentation de se coucher : telle est la prière d'*Europe, qui t'appelles mémoire*.

Ne nous laissez pas succomber au désir
de nous étendre sur la terre.
De ne plus bouger,
de faire les sourds,
de nous résigner à ce qu'on fait de nous¹¹.

Si la vie au quotidien est vouée à l'éphémère et au « temps anodin », dont on ressent la lassitude, elle fourmille de petits plaisirs « parmi l'aveugle entassement du rien¹² ». Le poète sait aussi les chanter :

La mouche noire et bleue et la guêpe espagnole
villent dans la chaleur de longs couloirs d'airain.
Le sable vacancier dans l'air léger bourdonne¹³.

Sur la plage, cela nous rassure, l'œil « caresse les rondeurs des Flamandes sereines¹⁴ ». Mais pour Jean Tordeur, la vie ne se contentera jamais d'être là,

¹¹ « Europe, qui t'appelles mémoire », dans *Conservateur des charges et autres poèmes, op. cit.*, p. 148.

¹² « Désirant devenir », dans *Conservateur des charges, dans Conservateur des charges et autres poèmes, op. cit.*, p. 219.

¹³ « L'invention du sentier », dans *Conservateur des charges, dans Conservateur des charges et autres poèmes, op. cit.*, p. 264.

¹⁴ « L'été », II, dans *Conservateur des charges, dans Conservateur des charges et autres poèmes, op. cit.*

simple et tranquille. « Dans la futilité sérieuse de l'instant¹⁵ », le monde porte sa leçon. « Interroge donc les bestiaux, ils t'instruiront, les oiseaux du ciel, ils t'enseigneront. Cause avec la terre, elle t'instruira, et les poissons de la mer te le raconteront », disait Job¹⁶. Toute la spiritualité chrétienne, de saint Augustin à maître Eckhart, a suivi ce conseil. Et tout l'œuvre de Jean Tordeur est dans cet esprit de dialogue avec la Nature, bien plus qu'avec l'homme ou avec lui-même, parce qu'à travers la Nature, c'est à l'homme qu'on s'adresse. Non par une sorte de panthéisme romantique qui brosse un impassible théâtre à grands coups de prosopopées. La Nature de Jean Tordeur est un guide muet qui, comme les vrais maîtres de pensée, guide l'homme en lui-même en se gardant bien de s'y imposer. Si elle l'instruit, s'est parce qu'à travers elle il se reconnaît un élément indispensable à l'équilibre universel ; parce que, dans la symbiose des souffles humains et des rythmes cosmiques, sa contemplation élargit les limites de la conscience aux frontières du monde. « Que tout m'est étroit : je me sens si vaste ! », soupirait Hadewijch. Tout alors s'ordonne et prend sens.

La nature,
par le rappel et l'immobilité,
donne à voir et donnant à voir donne à penser
qu'un sens est dessiné sous l'aventure¹⁷.

Qu'est-ce que le sens, au-delà de l'image naïve d'un grand dessein divin préexistant au monde et inscrit dans sa Providence ? C'est une direction, avant tout, un pôle magnétique qui oriente comme des aiguilles aimantées la multitude anarchique des significations. Tout ce qui advient — l'aventure, pour reprendre le terme de Jean Tordeur — cesse d'être jeté au hasard comme les atomes de Démocrite. Le labyrinthe alors n'est plus le dédale dans lequel on doit implorer un fil d'Ariane, des réponses toutes faites aux questions mal posées. Il devient le

¹⁵ « Dans le bruit de la rue », dans *Conservateur des charges*, dans *Conservateur des charges et autres poèmes*, *op. cit.*, p. 233.

¹⁶ Jb 12, 7-8. Passage abondamment commenté, à partir des *Moralia in Job* de Grégoire le Grand, et à travers Augustin, auquel se réfère Eckhart dans *In Gn II*, N° 150.

¹⁷ « Une question d'existence », dans *Conservateur des charges*, dans *Conservateur des charges et autres poèmes*, *op. cit.*, p. 253.

labyrinthe des cathédrales, qui mène au centre par une voie unique. Le chemin est son propre fil. De laine.

Voilà, pour moi, le sens du fil de laine.

Joignons-y un fil de chanvre : celui du lecteur, si vous le voulez bien — c'est en effet en lui incorporant des fibres de chanvre que l'on allège le papier bible, celui de La Pléiade. Dire que Jean Tordeur fut un grand lecteur relève du truisme. Ce fut même, durant un quart de siècle, son métier.

Au *Soir*, il fournit une chronique critique par semaine, des analyses complices et lumineuses dont une sélection a été réunie sous le titre *L'air des lettres* en 2000, avec une préface de Jacques de Decker. On y découvre une vaste palette de lectures, qui sont autant de coups de cœur, d'enthousiasmes qu'il nous transmet, pour des auteurs ou pour des livres : biographies, études, écrivains religieux, et bien entendu une belle moisson de poètes anciens ou récents, de Victor Ségalen à Werner Lambersy, de Paul-Jean Toulet à Philippe Lekeuche, pour lequel il s'enthousiasme dès son premier recueil.

On découvre un autre Jean Tordeur, aussi à l'aise en prose qu'en vers, maniant avec bonheur les phrases longues au rythme balancé ou les formules percutantes. Un véritable journaliste, aussi, qui connaît à la perfection l'art des « accroches ». Il y aurait beaucoup à apprendre, pour les jeunes journalistes, dans les premières phrases de Jean Tordeur : une citation, une anecdote, une question... Dans son art, également, de faire de chaque livre qu'il commente un élément essentiel dans la connaissance de l'œuvre, d'un homme, d'une époque. Le livre de Michel Maulpoix est « un outil indispensable » pour découvrir Michaux ; celui de Jean-Loup Bernanos, « le Bernanos qui nous manquait » ; celui d'Henry Bouillier, « Le maître livre sur Ségalen », tandis que *Trahison suprême*, une « pièce maîtresse » dans l'œuvre de Ségalen... On peut sourire de ce qui semble un procédé journalistique. Mais pas lorsqu'on a en tête les poèmes de Jean Tordeur : c'est pour moi un signe supplémentaire de cet enthousiasme, de cette attention à la moindre chose, porteuse de présence, infiniment précieuse parce qu'indispensable au tout et révélatrice de ce tout.

Je ne sais ce qu'a pensé Jean Tordeur de voir ainsi la partie désormais la plus volumineuse de son œuvre consacrée à parler des livres des autres. De ce que j'ai

pensé, dans la même situation, je ne dirai rien non plus. Peut-être s'est-il dit, comme dans « La main » : « De toutes nos moissons, rien n'était sur nos terres » ? Peut-être s'est-il demandé s'il n'alimentait pas la « machine aux nouvelles » dont il parle dans « La promenade dans les ruines » ? Il n'est pas tendre, dans ce poème, avec la société de l'information, dont le journalisme est le vecteur. Pense-t-il alors qu'il va consacrer sa vie à ce « ramasseur des nouvelles du jour », à cette « la boîte à mouches des nouvelles¹⁸ » ? Il sait, en tout cas, que tout ce qui s'attache à l'instant, à l'événement sans signification, au nombre, l'éloigne de l'unité, comme la multiplication des significations finit par brouiller le sens. Or le mystique attend « le salut dans l'abandon de tous les nombres¹⁹ ». Peut-être est-ce le côté noir de la lecture, celle qui est vouée à l'éphémère. Dans une conférence donnée en 1965 à la Biennale de Knocke, il pointe ce nouveau paradoxe de sa vie : « Je vis depuis vingt ans dans une profession, le journalisme, qui donne toutes les apparences de se fonder sur le réel. [...] Or, s'il est une certitude dont l'exercice de l'information m'a persuadé, c'est celle de l'éloignement où elle nous place vis-à-vis de la réalité²⁰. »

Il n'est pas anodin, dans une biennale de poésie, de parler du réel et de la réalité. Si le journalisme en éloigne, ce n'est pas parce qu'il aurait vocation à mentir sur des informations inexactes, ce qui, d'ailleurs, serait peut-être une manière de s'en approcher, mais parce qu'il oblige à s'intéresser à des sujets de fond, à des livres essentiels, en fonction uniquement de leur actualité, sans pouvoir leur donner le temps de la réflexion, de l'approfondissement. Si l'on n'y prend garde, il peut nous couper de ce qui donne sens à l'événement, à la lecture, en reliant le cœur des choses au cœur des êtres : le désir, qui constitue décidément la trame de la vie, là où il convient de faufiler nos fils de laine, nos fils de chanvre.

Ceci n'est que le « rien » du fil de chanvre. Mais du rien naît le tout.

¹⁸ « La promenade dans les ruines », dans *Conservateur des charges*, dans *Conservateur des charges et autres poèmes*, *op. cit.*, p. 209-210.

¹⁹ « Ceci peut être dit », dans *Conservateur des charges*, dans *Conservateur des charges et autres poèmes*, *op. cit.*, p. 213.

²⁰ Cité par Charles Bertin dans le discours de réception de Jean Tordeur, 15 juin 1974, dans *La table d'écriture*, Bruxelles, Le Cri et Académie royale de langue et de littérature françaises, 2009, p. 19.

Si Jean Tordeur a pu se plaindre d'être soumis au rythme des « nouvelles », il a réussi à rompre le pacte mallarméen « De creuser par veillée une fosse nouvelle / Dans le terrain avare et froid de [s]a cervelle ». Au-delà des lectures dictées par l'actualité, il y a la lecture, substantielle. Derrière la lecture utile, professionnelle, il y a celle qui nous nourrit. « Toi et moi, lecteurs de choses inutiles dont l'âme a besoin », nous interpelle Werner Lambersy²¹. Ne nous étonnons donc pas de voir la poésie et les lectures de Jean Tordeur se répondre, parfois à plusieurs décennies de distance. Ainsi, dans une chronique de 1982 retrouvons-nous une citation de Daumal utilisée en 1964 comme épigraphe de *Conservateur des charges*, et dans un article de 1987, celle de Michel-Ange qui donne le ton à *La corde* en 1949²².

« Ceux qui aiment ardemment les livres constituent sans qu'ils le sachent une société secrète », disait Patrick Mauriès²³. Dans la société secrète de Jean Tordeur, le grand maître était Thomas Stearns Eliot, auquel il consacre à vingt-cinq ans un bref essai, publié en 1946. Rien d'étonnant, pour leurs lecteurs. Outre l'engagement spirituel, les deux poètes partagent bien des exaltations et des angoisses. La mort, qui chez Eliot est à la fois effroyable (« Je te montrerai ton effroi dans une poignée de poussière » « L'enterrement des morts », *La terre vaine*, p. 59) et apaisée (« ma vie attend le vent de mort, légère / Comme un duvet sur le dos de la main », « Cantique pour Siméon », *Poèmes d'Ariel*, p. 143). On retrouve chez Eliot la même hantise du travail quotidien abrutissant (« À l'heure violette, quand les yeux et l'échine / Se relèvent du bureau, quand le moteur humain attend / Comme un taxi attend, battant », « Le sermon du feu », *La terre vaine*, p. 73) ; les mêmes déchirements entre des aspirations contraires (« Voici le temps de tension entre le mourir et le naître », *Mercredi des cendres*, VI, p. 133). Et, bien sûr, cette même conscience de la dualité fondamentale de l'être, qui se traduit par la même image du *Doppelgänger* : « lorsque je regarde au loin la route blanche / Il y a toujours un autre qui glisse à ton côté » (« Ce qu'a dit le tonnerre », *La terre vaine*, p. 85)²⁴.

Quant aux membres de la secte, bon nombre sont parmi vous aujourd'hui, ce qui me dispensera, par prudence autant que par pudeur, d'en citer les noms. J'ai

²¹ *Architecture nuit*, p. 35.

²² *L'air des lettres*, p. 36 et p. 96.

²³ Patrick Mauriès, *Roland Barthes*, Le Promeneur, 1992, p. 53.

²⁴ T.S. Eliot, *Poésie*, tr. Pierre Leyris, Paris, Seuil, 1947.

été ému, en lisant *La table d'écriture*, de retrouver ceux non seulement de mes nouveaux confrères, mais surtout de mes propres lectures. Comme Tordeur le disait de Roger Bodart, les écrivains dont il parle sont pour lui « moins des sujets d'étude que des sujets d'écoute, moins des objets d'analyse qu'un aliment à partager, moins des maîtres que des frères humains en qui l'on cherche le sens de sa propre vie et de sa propre mort²⁵. »

C'est Jean Tordeur que l'on retrouve dans ces chroniques, parce qu'il a su ne parler que de ce qu'il aimait, n'évoquer que ce qui lui était proche. Dans cet exercice impudique qu'est le discours académique, un mot revient souvent sous sa plume, un mot auquel je suis particulièrement sensible : pudeur. Ainsi définit-il souvent ceux qu'il accueille²⁶ : mais n'est-ce pas une manière de parler de lui ?

Le seul trésor est de se taire
jusqu'au jour d'entrer sous la terre²⁷.

Et l'essentiel, souvent, doit être tu. Jamais maître Eckhart n'a écrit ce qu'il avait pu vivre, et qu'il n'aborde qu'à travers les expériences des autres. Sans doute en va-t-il de même pour Jean Tordeur. La façon dont il parle de Mircea Eliade prouve à quel point il a dû partager certaines « expériences de dépassement » : en particulier lorsqu'il parle de la liberté qui « en vertu de l'anamnèse », « peut nous détacher du poids de l'histoire et donc du nôtre ». La première personne est ici significative. Je ne veux pas attacher trop d'importance à un article critique, mais le « nous » n'est pas si fréquent dans les chroniques de Jean Tordeur, qui lui préfère le plus souvent l'anonymat du « on ». Aussi sommes-nous vigilants à son apparition dans celle consacrée à Éliade. Lorsqu'il évoque ce spécialiste des religions dont l'ambition était d'ouvrir aux occidentaux des fenêtres vers d'autres mondes, il conclut à la

²⁵ *Table d'écoute*, p. 37.

²⁶ Dans *La table d'écriture*, j'ai relevé : Roger Bodart : « la pudeur qui le faisait s'arrêter dans la voie d'une interrogation qu'il avait lui-même ouverte » (p. 31) ; Jeanine Moulin : « le sourire aux yeux et la pudeur aux lèvres » (p. 51) ; Philippe Jones : « cette enfance sur quoi se taisent pudiquement les jeunes hommes » (p. 78) ; Pierre Mertens : « Le style y est nu, direct, allégé, le récit linéaire, économe, pudique » (p. 163)...

²⁷ « Conscrit », dans *Le Vif* (1955), dans *Conservateur des charges et autres poèmes*, *op. cit.*, p. 49.

première personne : « Une ouverture, assurément, dont nous avons le plus vif besoin²⁸ ! »

C'est cette ouverture, sans conteste, que la lecture peut nous apporter, car elle rebondit sans cesse et se renvoie à elle-même comme des miroirs affrontés. Un auteur, chez Jean Tordeur, renvoie perpétuellement à un autre : Mircea Eliade à Suzanne Lilar, Pierre Mertens à Kafka, Marie Gevers à Verhaeren ou Régine Pernoud à Christine de Pisan, qui renvoie elle-même à Jeannine Moulin... Si j'ai beaucoup évoqué le désir, fil de trame de mon approche, le fil de chaîne en sera la lecture, qui entrelace les voix de nos aînés au mince fil de la nôtre. « Pour nous apporter un peu d'eau fraîche, les grandes âmes font la chaîne du fond de l'éternité », disait Montherlant²⁹. De cette chaîne, Jean Tordeur, plus que d'autres, a recueilli l'eau fraîche ; je lui sais gré de me l'avoir tendue.

Voilà, pour moi, le sens du fil de chanvre.

Il nous mène tout naturellement au fil de soie : permettez-moi d'y voir celui du poète. « Détaché du poids de l'histoire, donc du [sien] », le lecteur a retrouvé la candeur, la virginité du mystique, sans laquelle il ne peut y avoir de véritable poésie. « La tablette n'est jamais si propre à l'écriture que s'il n'y a rien sur elle », écrivait maître Eckhart (*Du détachement*). C'est sur ce vide, au cœur de toute chose, au cœur de tout vivant comme il est au cœur de l'atome, que se construit la poésie.

L'ouvrière construit la trame

Fil par fil le vide est cerné³⁰.

Le fil de soie s'est déroulé dans des recueils d'abord assez rapprochés : *Éveil*, en 1941, dont Maurice Carême écrit la préface ; *Prière de l'attente*, en 1947, qui lui vaut le prix des Poètes catholiques ; *La Corde*, en 1949 ; *Le Vif*, en 1955, suivi d'un

²⁸ *L'air des lettres*, p. 71-72.

²⁹ Henry de Montherlant, *Service inutile*, Paris, Grasset, 1935, p. 206. Marcel Lobet affectionnait cette citation, qui revient plus d'une fois dans ses livres. C'est à lui que je la dois.

³⁰ « Poèmes de jour », dans *La corde* (1949), dans *Conservateur des charges et autres poèmes*, *op. cit.*, p. II.

oratorio, *Europe qui t'appelles Mémoire*, créé en 1957 à l'INR, ancêtre de la RTBF, et *Conservateur des charges*, en 1964, qui lui vaut le Prix triennal de poésie. Cela a été souvent dit, mais que cela soit dit encore, et par quelqu'un qui ne le connaissait pas et qui ne lui doit rien : *Conservateur des charges* n'est pas seulement le meilleur recueil de Jean Tordeur, il s'inscrit parmi les œuvres majeures du XX^e siècle. Parce qu'il a trouvé un rythme entre les longues tirades en alexandrin et les mètres très courts, primesautiers ; parce qu'il a défini un ton, entre une nostalgie amère nourrie de ses doutes et la confiance apaisée de l'« espérance grande ouverte » ; parce qu'il s'adresse à nous avec la simplicité de l'évidence et ce soupçon d'obscurité où chacun peut trouver sa propre question au milieu des réponses. Les poèmes sont ancrés dans le temps et dans l'espace, un novembre pluvieux, un village du Brabant, La Brire, 50°42' de latitude nord, 4°29' de longitude est, pour ceux qui, comme moi, n'en avaient jamais entendu parler. Mais ce lieu, ce temps sont les nôtres, parce qu'il nous y invite (« Pousse la porte étroite du jardin », p. 219), parce qu'il nous inscrit dans sa durée (« Tu poursuivras ton chant lorsque je m'en irai », p. 207). Comment ne pas se sentir responsable de mon chant, à présent qu'il est parti ? J'ai cherché sur Google Earth « l'invitation du sentier » de La Brire, persuadé que « Si la présence existe elle est ici ». « Cherche le ruisseau vert », disait Jean Tordeur, et j'ai trouvé, devinez quoi ? Un « chemin vert ». Ceux qui connaissent la Brire n'en seront pas étonnés. Eh bien oui, il y a un chemin vert à La Brire. Mais peut-être ne savent-ils pas qu'à Paris, j'habite une rue du Chemin Vert où il n'y a pas un arbre. Et c'est ce dimanche d'août, en regardant les petites taches d'arbres verts sur un écran, que j'ai trouvé la présence, celle de Jean Tordeur ; que je l'ai vu m'inviter à entrer dans le poème — « Le lieu des trois chemins attend depuis vingt ans / le promeneur qui traverse le temps » — et que je l'ai entendu, impérieux, presque menaçant — « Crains de ne pas brûler » — et de conclure, insistant : « Ouvre la porte / de ce mois d'août sur la chambre du cœur ». C'était le 26 août, très précisément, aux abords de minuit.

Et celui qui l'a vu porte ici témoignage
afin que vous puissiez trouver le vrai³¹.

³¹ « Comme dans un miroir », dans *Conservateur des charges*, dans *Conservateur des charges et autres poèmes*, *op. cit.*, p. 228.

Le vrai, c'est que la poésie n'est pas un vain mot, et que Jean Tordeur était poète.

Et puis, pour le lecteur qui le découvre, un long silence. Je sais qu'en 1976 et en 1984 paraîtront en anthologie ou en revue deux poèmes qui seront réunis en 1990 sous le titre *Antoine au désert*, son dernier recueil. Je sais qu'il y regrette d'avoir trahi la poésie au profit du journalisme, se comparant à un gendarme, bâton levé à un carrefour pour donner la direction du bien et du mal, cruelle métaphore de la critique littéraire.

Je t'ai trompée je t'ai fuie
amères saisons, longue nuit
loin de tes genoux poésie.
Hivers, étés, printemps, automnes
à répartir le mal le bien
dans le tunnel quotidien
à parler tout haut pour personne³².

Mais je sais aussi que lorsque Rimbaud s'est tu, il n'a pas cessé de voir. La lettre du voyant ne laisse aucun doute sur son silence : « Il arrive à l'inconnu, et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues ! » Plus besoin de parler, lorsque la poésie a dit. Sans doute me trompé-je lourdement, mais laissez-moi sur cette image de Jean Tordeur et de Rimbaud, j'ai peu de goût pour les gendarmes, ni pour les trafiquants d'armes d'Abyssinie.

Ceci n'est que le « rien » du fil de soie. Mais du rien naît le tout.

La poésie, chez Jean Tordeur, est l'expression de la foi. Permettez-moi de ne pas m'y appesantir, même si c'est la clé de son œuvre. J'ai lu sa biographie. Je sais qu'à huit ans, pour des raisons de santé, le petit citadin est envoyé au grand air à l'abbaye bénédictine de Saint-André, près de Bruges, pour y terminer ses études primaires et secondaires. Je sais qu'il y « éprouve le premier choc spirituel de sa

³² *Antoine au désert*, III, dans *Conservateur des charges et autres poèmes*, *op. cit.*, p. 297.

vie ». Mais cela ne peut me satisfaire. M'a-t-il manqué, pour devenir chrétien, d'avoir été de santé fragile ? C'est absurde. Il suffit de le relire pour s'en persuader. La foi n'est pas la religion, même si, bien sûr, elle l'accompagne le plus souvent. En entrant jadis dans l'œuvre de maître Eckhart, j'ai buté plus d'une fois sur le mot qui nous sépare, quand je sentais de tout mon être une totale communion avec ce que je lisais. Un mot de quatre lettres, et certes, pour Eckhart comme pour Jean Tordeur, le plus important : Dieu. Mais le premier n'a-t-il pas risqué cette prière essentielle : « Je prie Dieu de me délivrer de Dieu » ? Et le second n'a-t-il pas écrit les plus brûlants des poèmes chrétiens sans que le mot Dieu apparaisse dans *Conservateur des charges*, comme le soulignait déjà Charles Bertin³³ ? Mais, je l'ai relevé, le recueil est plein de ce qu'il nomme la présence.

Si la présence que nous appelons présence
au plus secret de la plus secrète espérance,
existe, en vérité, elle est ici³⁴.

Et c'est face à la présence que l'homme peut se connaître absence.

et qu'en cette ombre lumineuse je ne sois
plus que désert, absence, ignorance de moi³⁵.

Nous sommes ici au cœur de ce qu'on a appelé la mystique de l'être et qui a fleuri aux XIII^e et XIV^e siècles entre la Flandre et la Rhénanie, en particulier dans ce Brabant qui a nourri Jean Tordeur. « Si tu pouvais t'anéantir toi-même, ne fût-ce qu'un instant ou même moins qu'un instant, alors tout ce que cela est en soi-même t'appartiendrait en propre », disait maître Eckhart (sermon 28). Mais ce néant n'est pas le vide, puisque c'est en lui que Dieu peut naître, pour le croyant — Eckhart raconte le rêve d'un homme enceint du néant comme une femme est grosse d'un enfant, « et dans ce néant, Dieu naquit : il était le fruit du néant » (Pr.

³³ Charles Bertin, *art. cit.*, 1954, p. 56. Dans le discours de réception (p. 21), il précisera que le terme apparaît bien une fois, mais une seule, et de façon incidente.

³⁴ « Destiné au cœur », dans *Conservateur des charges*, dans *Conservateur des charges et autres poèmes*, *pp. cit.*, p. 260.

³⁵ « Le royaume des yeux », dans *Conservateur des charges*, dans *Conservateur des charges et autres poèmes*, *op. cit.*, p. 215.

71). C'est dans ce « creux néant musicien », comme l'appelait Mallarmé, que s'engendre le poème : « l'incendie de créer n'appartient qu'à ceux qu'un désert peut nourrir » écrit Werner Lambersy (*Architecture Nuit*, p. 94). Si Jean Tordeur a rêvé de n'être plus que désert, c'était pour y trouver cela, tout cela. Et c'est dans ce désert où il n'y a plus qu'absence et présence que nous pouvons nous rencontrer. Dieu ou poésie, ce qui y éclot ne porte plus qu'un nom : Joie. « Joie, Joie, Joie, pleurs de joie », dit le *Mémorial* de Pascal. « Malheur à vous si vous renoncez à la joie³⁶ », répond en écho Jean Tordeur.

Joie. Telle est la leçon du fil de soie.

Mais il reste un fil de fer pour la douleur. Elle est apparue tôt dans sa vie. Faut-il le rappeler ? À huit ans, la maladie ; à quinze ans, la mort de son père ; à vingt ans, la guerre, et, plus tard, d'autres douleurs, secrètes, dont je ne parlerai pas. La douleur traverse tout l'œuvre poétique de Jean Tordeur. Une douleur ontologique, liée à la vie même, où il faut se battre, avec l'absurdité de savoir que cela n'aboutira qu'à la mort.

J'ai livré maint combat. J'ai fourni maint labeur.

[...]

Je devrai comme vous payer le prix de vivre³⁷

Associer la vie à un combat, à un exil, à une épreuve, dans la vallée de larmes chère au Psalmiste³⁸, est un vieux thème chrétien. Mais il est toujours lié à l'espoir du repos, du retour à la patrie, de la fraîcheur d'une oasis. On peut certes lire ainsi certains textes de Jean Tordeur, en particulier *Europe, tu t'appelles mémoire*, aux accents très augustinien. Mais le chrétien lui-même, malgré la confiance qu'il a dans les promesses futures, entretient la douleur par le doute. Ce lecteur de Pascal ne peut être sûr du salut, qui fait sans cesse l'objet d'un « Pari » :

³⁶ « Le retour au sentier », dans *Conservateur des charges*, dans *Conservateur des charges et autres poèmes*, *op. cit.*, p. 259.

³⁷ « Tentation du sommeil », dans *La corde*, 1949, « Poèmes de nuit », dans *Conservateur des charges et autres poèmes*, *op. cit.*, p. 34

³⁸ *In valle lacrymarum*, Vulg., Ps 84 (83), 7. Les traductions modernes préfèrent une source dans la vallée de la soif, ou une oasis dans le val des Baumiers, du Baka, ou une vallée très sèche...

Coupable de quoi ?
De qui sans tache ?
Vis, et l'on attache
le ciel à ta voix³⁹.

Ce prix de la vie, les hommes apprennent à l'alourdir à loisir. À la génération qui eut vingt ans au moment de la guerre, on ne peut demander de croire en la bonté de l'homme. Dans le monde occidental qui se met en place dans la brûlure d'Hiroshima et la glaciation de la guerre froide, l'homme n'est plus qu'un pion que l'on déplace sur un échiquier qu'il ne contrôle plus. C'est la longue plainte des émigrés, dans *Europe, tu t'appelles mémoire*. Celui qui, après avoir échappé à des métiers administratifs, se retrouve dans un monde de plus en plus contrôlé, encarté, estampillé, jette un cri d'alarme devant l'emballement de la machine :

L'homme
ne peut plus marcher sans règlement [...]
Et ils donnent des papiers pour tout⁴⁰ !

C'est l'époque où Alexis Curvers, dans *Tempo di Roma*, dénonce la « civilisation du papier » qui succède à la « civilisation du marbre » dont sont bâties les églises : « On nous construit, en guise de monuments, d'infranchissables murailles de papier sans fenêtres ni portes, entre lesquelles l'homme est de plus en plus prisonnier⁴¹ ». C'est l'époque où les écrivains croyants sont en quête d'un humanisme chrétien qui puisse répondre à la fascination pour le marxisme en ancrant la foi dans une réalité moins désincarnée, plus généreuse, à dimension humaine. Si beaucoup se sont retrouvés au Centre catholique des intellectuels français, il s'agit surtout d'un état d'esprit qui domine la littérature des années 1950, chez Gabriel Marcel, Gilbert Cesbron ou Alexis Curvers. Jean Tordeur participe à ce refus d'une civilisation déshumanisante. Les « émigrants, émigrés, matelots du commun, / pauvres gens sans le sou » qui traversent *Europe, tu*

³⁹ « Pari », dans *La corde*, 1949, « Poèmes de jour », dans *Conservateur des charges et autres poèmes*, *op. cit.*, p. 16.

⁴⁰ « Europe, qui t'appelles mémoire », dans *Conservateur des charges et autres poèmes*, *op. cit.*, p. 163.

⁴¹ Alexis Curvers, *Tempo du Roma*, Paris, Laffont, 1957 (1973), p. 182-173.

t'appelles mémoire sont de ces « chiens perdus sans collier », pour reprendre la formule de Gilbert Cesbron (1954). Mais il ne s'arrête pas à la dénonciation. Comme Curvers opposant la civilisation du marbre à celle du papier, il sait que le respect de la tradition est le socle de l'humanisme, et que les dictatures administratives commencent toujours par une table rase. Si l'Europe qu'il veut construire s'appelle Mémoire et non traité de Maastricht, c'est parce qu'elle se construit vers l'intérieur, « vers l'intérieur des terres / vers l'intérieur de l'homme » : en creusant, donc, au prix d'un dur labeur qui exhume et révèle, sans chercher à édifier des murs de papiers et de règlements.

Ce sera la logique de son action pour la préservation de Bruxelles, et, bien entendu, le sens même du « Conservateur des charges » qu'il deviendra lui-même. « Je suis celui toujours qui retourne les sables », dit « la Main⁴² ». La main, pour les compagnons du Devoir, est le premier outil de l'homme. J'aime à croire que le conservateur des charges aurait donné au nom « Devoir », si méprisé aujourd'hui, le sens quasi mystique du compagnonnage.

Plus que jamais, du « rien » du fil de fer naîtra pour lui le tout.

De la douleur naît la mort. Celle que l'on ne craint pas. Les liens complexes entre ce tout et ce rien concluent le poème inaugural de *Conservateur des charges* :

toute la mort fruit de ce rien la vie
tout dans ce rien et les yeux pour pleurer⁴³

Elle est formidablement présente, cette mort, dès les premiers poèmes, dès le berceau de l'enfant. « Naissant, tu fus dormeur, mourant, tu dormiras⁴⁴. » Elle est physiquement là, comme dans une chanson d'allure anodine de Maeterlinck ou Verhaeren, avec la morsure des vers, le sable plein la bouche,

⁴² *Le vif*. Le poème n'a pas été repris dans *Conservateur des charges et autres poèmes*, mais est publié dans le *Dossier L* consacré à Jean Tordeur, Arlon : Service du Livre luxembourgeois, 1991, N° 32, quatrième fascicule, p. 7.

⁴³ « De rien tout », dans *Conservateur des charges* (1964) dans *Conservateur des charges et autres poèmes*, *op. cit.*, p. 201.

⁴⁴ « La corde », dans *La corde* (1949), dans *Conservateur des charges et autres poèmes*, *op. cit.*, p. 13.

et peut-être un vol de mouches
qui sortira de ta couche
vers la fin⁴⁵.

Mais de la mort comme de la douleur, comme de la fin des temps où « toutes les portes s'ouvriront », naît un nouvel espoir. On peut y lire l'espérance chrétienne d'un jugement équitable et d'une résurrection de la chair. « Ce corps / prépare un autre corps encore à dire », écrit-il dans le « sentiment d'être » qui le prend à la gorge⁴⁶. Mais ce jour, « le seul vrai jour » proclamé par la trompette du Jugement, n'est pas, ou pas seulement, celui de la résurrection de la chair qui nous tendrait pour l'éternité le miroir de la vie. Ce qu'il en attend, ce qu'il en espère, il l'a écrit à l'indicatif, mode de la certitude. Et ce n'est pas le retour d'une lourde pesanteur charnelle qui l'a encombré toute sa vie « dans la division de l'être et du paraître » (232). « Le poids / cessera de peser pour la première fois » (229). Si un autre corps nous est donné, c'est un corps « à dire », né du *Logos* fondateur, le Verbe efficient du poète : « cette âme prend le corps de ses pensées » (231), écrit-il hardiment. À nous de le construire, ce corps, de le penser, de le dire et de l'écrire. Faut-il préciser combien celui qui ne croyait pas au ciel rejoint ici, comme dans le poème d'Aragon, celui qui y croyait ? *L'Axël* de Villiers de l'Isle-Adam m'avait déjà lancé ce défi : « Puisque nous ne pouvons devenir que notre pensée unie à la chair occulte de nos actes, pensons et agissons de manière à ce qu'un Dieu puisse devenir en nous. » Devenir notre pensée, en prendre vie et chair, laisser un Dieu éclore en nous, c'est notre devoir et notre privilège, et peut-être est-ce pour cela, au delà des petits Larousse, que les académiciens sont immortels.

Jean Tordeur a pris le corps de ses pensées le 27 janvier 2010. Il le conservera en tout cas dans les nôtres.

⁴⁵ « Mortel », dans *Le Vif* (1955), dans *Conservateur des charges et autres poèmes, op. cit.*, p. 55.

⁴⁶ « Comme dans un miroir », dans *Conservateur des charges* (1964), dans *Conservateur des charges et autres poèmes, pp. cit.*, p. 227.

Me voici avec les quatre fils de laine, de chanvre, de soie et de fer. Il nous reste à les réunir, à les tresser à nouveau pour rendre à Jean Tordeur, par delà les vicissitudes de la vie, l'unité profonde de la mort.

Au bout c'est moi, seul et unique,
à tout jamais, à jamais plus,
coupe d'amour et coups de trique
insidieux comme un moustique
et pour moi-même un inconnu⁴⁷.

Cet inconnu, je n'ai pas eu la prétention de vous le faire découvrir. Je n'ai eu que celle de le découvrir moi-même à l'heure de lui succéder. Non pas à le comprendre, comme ce « faible d'esprit qui veut comprendre encore ce que nul n'a compris » (*Conservateur des charges*), mais, en apprenant à le connaître, d'apprendre aussi à l'aimer.

Copyright © 2013 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Jean Claude Bologne, *Réception de Jean Claude Bologne. Séance publique du 25 mai 2013* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2013. Disponible sur : <www.arlfb.be>

⁴⁷ « Rideau », dans *Le Vif* (1955), dans *Conservateur des charges et autres poèmes, op. cit.*, p. 72.